bpost
PB-PP
BELGIE(N)-BELGIQUE
P924570

MAGAZINE MIXITÉ ALTÉRITÉ

magma

3e trimestre 2021 (octobre - novembre - décembre)

LES INVISIBLES

FAITES LEUR HONNEUR EN LISANT LEURS HISTOIRES

MAGAZINE MIXITÉ ALTÉRITÉ

magma

DÉCOUVREZ NOTRE OFFRE PÉDAGOGIQUE
Des animations pour jeunes de 15 - 30 ans
INFOS p.26

Sommaire

.03 Edito

.04 «Vous en dites quoi ?»

.11 « Je ne parle pas français, alors je fais ce que je sais faire de mieux, le ménage ! »

.15 Journal intime d'une invisible

.17 «Nous, les domestiques modernes»

.22 Chargeur, un métier oublié ?

.23 Livreur : rencontre avec Emmanuel

.24 Livreur : «Shift, parcours d'un ex-coursier»

.25 Night Shop



.11



.24



.25

Il est éboueur, elle est femme de ménage. Il est livreur à vélo, elles sont domestiques, il est vendeur dans un night-shop. Métiers pénibles, métiers précaires, métiers regardés avec mépris, métiers pas regardés du tout. Derrière les déchets qui disparaissent, derrière les repas servis à domicile, derrière les bureaux et maisons propres, derrière le paquet de clopes acheté à 1h de l'aprèm ou du mat, il y a des gens.

NOUS AVONS VOULU LES METTRE DEVANT.

Ce « derrière », cet « invisible », il est multiple : derrière parce qu'ils peinent à joindre les deux bouts à la fin du mois ou que leur salaire leur permet à peine vivre. Derrière parce qu'on les cache, parfois volontairement, à l'image de ces femmes de ménage que l'on fait travailler à horaires décalés pour ne pas être vues des employés de bureau. Derrière parce que le travail implique le corps, et que le corps le ressent chaque jour de plus en plus, et que le corps fatigué fatigue aussi l'esprit. Derrière parce qu'on leur en demande d'en faire de plus en plus, avec de moins en moins. Derrière parce qu'il n'y a pas toujours de diplôme en main, et, même s'il y a, la reconnaissance sociale est faible voire inexistante. Derrière parce que la situation n'est pas stable, que le contrat peut s'arrêter à tout moment ou qu'il n'y a pas de contrat du tout. Derrière parce que les possibilités d'évolution, de choix, de négociations sont limitées voire inexistantes. Derrière parce qu'il y a exploitation.

Pourtant, la force de travail de ces invisibles est une composante indispensable du système économique dans lequel nous évoluons. Ce derrière, il n'est pas étranger aux dynamiques de pouvoir, de classe, de genre et de race, existant dans nos sociétés. Qui sont les personnes derrière ?

Nous sommes allé.e.s à la rencontre de quelques-unes d'entre elles : Kevin, Hatice, Emmanuel, Aurora, Flora, Lina,...



SARAH WALIN
animatrice – chargée de projet de Magma asbl

VOUS EN DITES QUOI ?

QUESTIONS

1. UN MÉTIER INVISIBLE, C'EST QUOI ?
2. DES EXEMPLES ?
3. COMMENT LES VISIBILISER ?
4. TON TÉMOIGNAGE

Un métier méprisé par une classe sociale dominante, par des idéologies oppressantes.

Les travailleur.se.s du sexe, caissier.e.s, agent.e.s de nettoyage, night shop, éboueur.euse.s, livreur.euse.s, les métiers de soins, préparateur.trice.s de commande, etc.

Des mesures politiques : régularisation des personnes sans-papiers, revalorisation salariale, droit du travail (limiter le travail de nuit par ex.), mesures liées à la retraite et à la pénibilité de certains métiers, un système éducatif qui est ouvert, présenter et valoriser ces métiers comme d'autres métiers. Et puis en parler, mobiliser les médias.

Juliette, 24 ans

Un métier pas reconnu, pas assez mis en valeur

Éducateur.trice, assistant.e social.e, infirmier.e,...

Les mettre en avant, être reconnus comme métiers difficiles et encore plus dans certains secteurs

Anonyme , éducatrice spécialisée, 23 ans

Un métier en général stigmatisé qui est peu voire pas du tout représenté parce que ne répondant pas aux normes de société

La plupart des métiers créatifs (musicien.ne, comédien.ne, acteur/trice,...)

Le métier de rock critic était visible dans les années 90, à son apogée. Ensuite, il y en a eu de plus en plus et surtout à l'heure actuelle, le rap s'est démocratisé. En 2021, vivre de cette unique profession qu'est critique rock n'est plus possible ! Je trouve ça assez dommage parce qu'avec l'évolution des tendances musicales actuelles, les chroniqueurs/euses sont complètement invisibilisé.e.s alors que nous sommes encore là et en plus grand nombre qu'à l'époque ! De plus, nous sommes presque tous.tes bénévoles, ce qui prouve notre investissement et dévouement.

Rosie, chroniqueuse en musiques et cultures alternatives, 22 ans

Un travail qui fait partie de notre vie quotidienne mais qui n'est souvent pas la première option pour beaucoup de personnes

Les travaux de nettoyage, de sécurité, audiovisuel, informatique ou sociaux entre autres.

On peut donner l'opportunité de parler des expériences de chacun.e et des raisons pour lesquelles les personnes ont choisi ces métiers, et montrer l'importance qu'il.elle.s ont dans notre vie.

J'aide comme interprète auprès de personnes migrantes comme moi, mais parfois, les organismes qui le demandent le font simplement pour le faire et pas parce que c'est important pour permettre d'avoir une bonne compréhension.

Rafael, interprète pour personnes migrantes, 27 ans

Je dirais que c'est un métier dont on ne parle pas ou peu, notamment dans les médias, ou alors dans des termes péjoratifs. Un métier dont on n'a peut-être même pas conscience qu'il existe, et dont les résultats apparaissent comme «par magie» (par exemple, je dépose mes poubelles le soir, et le matin elles ont disparu), parce qu'il s'exerce à des heures souvent décalées et/ou dans des lieux moins accessibles, moins visibles de la plupart des personnes. Je pense que c'est aussi un métier qui a droit à moins de prestige social de par l'activité qu'il représente, un métier souvent mal ou pas assez rémunéré, et dont on ne cherche pas forcément à en connaître davantage sur le fonctionnement ni la complexité au quotidien. Pour moi, un métier invisibilisé est un métier dont on ignore l'existence, volontairement ou non.

Personnellement, je dirais tous les métiers qui touchent à l'entretien, par exemple de la ville, mais aussi les titres et services, tous les métiers de «coulisses», de préparation, de livraison, de réparation, les métiers ouvriers et du secteur industriel, mais aussi ceux du secteur «social». En y réfléchissant, il y en a d'ailleurs certainement beaucoup d'autres dont je n'ai pas conscience.

Ce que je trouve parfois dommage, c'est que peu de personnes, en dehors de mes collègues et des travailleurs du secteur, comprennent vraiment la réalité de ce qu'on vit en tant que «travailleur.euse.s sociaux.ales». Quand on me demande ce que je fais et que je réponds que je travaille en maison d'accueil, j'ai souvent les mêmes réactions : «Ah c'est bien…», «Oh ça ne doit pas être évident !», «Et après, qu'est-ce que tu veux faire ? Parce qu'avec ton diplôme…» Mais très peu de personnes me demandent pourquoi j'ai choisi ce métier, en quoi il consiste, ce que j'aime dedans et quelles sont parfois les difficultés concrètes que je peux rencontrer. On parle très rarement des capacités que ce métier demande, de l'écoute, de la patience, de la finesse, de l'adaptation, de l'intelligence relationnelle et de l'empathie que je vois tous les jours chez mes collègues, de leur faculté à trouver des solutions à l'enfer administratif que rencontrent souvent les hébergés, de leur humour et de leur calme qui désamorcent généralement les pires crises d'angoisse ou de colère. On ne parle pas de combien ce métier est complexe, ni des efforts ni de l'apprentissage constant, sur soi et sur les autres, qu'il requiert. On sait juste que «faire du social» c'est épuisant et pas très glorieux.

Je trouve que les réseaux sociaux sont un bon outil pour rendre compte de la réalité de certains métiers au jour le jour, parfois de manière humoristique, mais surtout plus directe que via de longs articles ou des passages au JT. Je pense aussi que les podcasts, les court-métrages, les petits reportages permettent de rendre visibles certaines professions, encore faut-il que ce contenu soit accessible au plus grand nombre. Par ailleurs, je pense qu'il y a tout un travail de revalorisation de ces métiers à faire, notamment au sein des écoles. Et puis, peut-être qu'une forme de revalorisation institutionnelle est nécessaire aussi dans certaines filières, au niveau des salaires, des conditions de travail, qui peut davantage se faire via des syndicats et des campagnes de sensibilisation, voire des manifestations, de la part de citoyen.ne.s. Mais je pense que tant qu'on ne se rend pas compte de comment ça fonctionne sur le terrain, c'est toujours compliqué de se mobiliser.

Elora, éducatrice en maison d'accueil pour personnes sans domicile fixe, 24 ans

Essentiel, précaire

Personnel d'entretien (ménage, poubelle)

Les valoriser socialement et financièrement

Anonyme, 24 ans

C'est un métier que la société cache en faisant travailler les personnes exerçant ce travail en dehors des heures de bureau, de manière à ce que ces personnes ne « dérangent » pas les personnes qui font des métiers reconnus comme plus prestigieux. Ce sont des métiers qui sont souvent peu considérés...

Éboueur.euse.s, femmes et hommes de ménage, infirmièr.e.s, aides soignant.e.s

Ne pas en parler dans les médias, les séries. Cacher ces personnes en leur donnant des horaires décalés

Rika, 24 ans

Un métier « que personne n'a envie de faire » car il est perçu comme dégradant et du coup inconsidéré par la société. Concerne quasi uniquement des métiers justement indispensables au bon fonctionnement de la société et appartenant au prolétariat.

Femmes et hommes d'ouvrage -Éboueur.euse.s -Ouvrier.e.s -TDS

Redonner du crédit social à ces métiers en mettant en avant leur indispensabilité à la société et en leur assurant un meilleur salaire ainsi que de meilleures conditions de travail.

Anonyme, 23 ans

Aucune reconnaissance médiatique, économique, sociale. Dévalorisé, moqué car jugé inférieur.

Gens de ménage, nounou, gens à tout faire,...

En parler, les célébrer, les valoriser (y compris en termes économiques)

Anonyme, 32 ans

Travail pas assez représenté dans les médias et dans la haute société. Ce sont des travaux essentiels mais dénigrés.

Technicien.ne de surface, éboueur.euse, livreur.euse, madame pipi,...

Plus les respecter et les traiter comme ils le méritent vu qu' ils sont essentiels

Anonyme, 28 ans, surveillant en établissement primaire

BILLET D'HUMEUR

Comme dit l'autrice belge Alia Cardyn, en parlant de son choix de sujet pour son roman : " *la vie est toujours une alternance d'ombre et de lumière* ".

Je dirais que pour briller au niveau professionnel, il faut passer beaucoup de périodes dans l'ombre. Un entrepreneur pourra sûrement le confirmer. Comme pour l'iceberg, on ne voit pas la partie sous l'eau faisant également partie de sa nature.

Étant moi-même artisane dans le secteur de l'imprimerie, je mets une casquette qui demande beaucoup de travail pour avoir un résultat qui plaît à la demande et qui sera vu aux yeux de tous. Pourtant ce n'est pas ce que je fais qui paraîtra dans les grands médias à la une. Je pense que chacun à sa pierre à l'édifice dans ce monde et que l'important est d'avoir conscience de sa propre valeur.



CELLES QUI NETTOIENT LE MONDE

« JE NE PARLE PAS FRANÇAIS, ALORS JE FAIS CE QUE JE SAIS FAIRE DE MIEUX, LE MÉNAGE ! »

Il y a 10 ans, Hatice est venue de Turquie vers la Belgique. Ne parlant pas un seul mot de français, elle a commencé à travailler en tant que technicienne de surface dans les bureaux du quartier Nord de Bruxelles. Entre souffrance physique et habitudes mécaniques, Hatice est une parmi tant d'autres.
Une invisible qui nettoie le monde.

Gare du Nord, à Bruxelles, vers 6h du matin. 4 degrés étaient affichés au panneau des pharmacies. Le soleil n'était pas encore levé. Munie d'un masque, d'un bonnet noir et d'un long manteau se posant à ses pieds, Hatice presse le pas entre les bâtiments du quartier Nord. Ses longs cheveux noirs sortaient de son bonnet, comme s'ils voulaient s'en échapper. Ses cernes étaient bien dessinés, illustrant sûrement une courte nuit. Ses baskets couinaient sur le macadam trempé. Hatice, elle, ne parlait pas, mais marchait de plus en plus vite comme si sa vie en dépendait.

« HADI ! »

Quelques centaines de mètres plus loin, elle se dirige vers un bloc de béton haut comme la Tour des finances. Des bureaux se cachent sûrement derrière. Elle prend son badge et le bipe à l'entrée. « Il fait meilleur ici. Allez rentre vite, je vais te donner un tablier » s'exclame-t-elle en turc. Hatice ne parle pas français ou très peu. Elle utilise souvent l'expression « hadi[1] ! » pour s'atteler à la tâche, pour exprimer une impatience, une exclamation ou un embêtement. Un peu pour tout, finalement.

AUCUNE ACTION N'EST LAISSÉE AU HASARD

Dans les vestiaires, les femmes se changent, sans trop de pudeur. Un silence un peu pesant se fait ressentir lorsque Hatice change son masque, mets ses gants et son tablier. En s'abaissant pour nouer ses chaussures, un soupir de souffrance sort de sa bouche. Sa main gauche se pose sur le bas de son dos. En se relevant, Hatice soupire un « Bismillah » et sors de la pièce en pressant le pas. Après plusieurs portes passées et plusieurs « bonjour » ou « merhaba » distribués, la technicienne de surface prend un charriot, le remplit de quelques seaux vides, d'un balai et de quelques produits en tout genre. En soupirant et en gémissant, elle prend sur son épaule un aspirateur qui a, pour apparence, une origine assez vintage. Tous ses gestes sont pressés et automatiques. Aucune action n'est laissée au hasard ou à la maladresse.

1 « Hadi » peut se traduire par « allez ! » en français.

UN ENVIRONNEMENT PROCHE OBLIGATOIRE

Poussant le charriot à bout de bras, elle se dirige vers les ascenseurs du bâtiment. « On va aller au -1 pour remplir les seaux d'eau. Tu le feras toi ». Arrivées au sous-sol, dans un environnement gris et froid, plusieurs femmes attendaient pour remplir leurs seaux. Presque toutes turques. Hatice retrouve ses collègues et parlent avec elles en se claquant la bise et en prenant des nouvelles de chacune d'elles. Tout en remplissant les seaux, la discussion continue et tourne autour de la famille et des rumeurs du weekend. « Tu as fait quoi ce weekend mon amour[2] ? », « Les enfants vont bien ! Emre va réussir ses examens je pense. Inshallah », « il est diplômé en architecture, ton fils Leyla, c'est bien ça ? ». Leyla, une collègue turque à Hatice., raconte que son fils a un master d'architecte et qu'il est la fierté de la famille. « Il va avoir beaucoup d'argent » s'exclame-t-elle en rigolant. « Il m'achètera une maison et j'arrêterai de travailler ici » se réjouit-elle. Les collègues la regardent et rigolent également.

Tout en remplissant les seaux d'eau et de produits en tout genre, Hatice murmure « on n'a pas vraiment le choix de travailler ici. Avec mon mari, on est venu il y a 10 ans pour qu'il trouve du boulot. Nos enfants sont nés ici. Mais je ne parle pas français, alors je fais ce que je sais faire de mieux, le ménage ! ». Même si la migration turque est souvent connue pour être celles des années 60, la population turque n'a jamais vraiment cessé de s'installer dans les pays européens (surtout l'Allemagne et la Belgique), souvent pour échapper au chaos économique du pays et pour trouver du boulot ou pour rejoindre une partie de la famille déjà à l'étranger[3].



2 En turc, le terme « canim » est utilisé pour dire « ma puce », « mon cœur », « mon amour ».
3 Henri Goldman, « 50 ans d'immigration marocaine et turque : tout une histoire », MIGMAG #5, février 2015, https://www.cncd.be/IMG/pdf/mic_mag_05_fevrier_2015_p12-15.pdf

« LES GENS QUI TRAVAILLENT ICI, ILS TRAVAILLENT DUR. ILS ONT PLEIN DE DIPLÔMES »

Enfin les seaux remplis, Hatice prend le chariot et se dirige à nouveau vers les ascenseurs. Elle bipe son badge et presse la touche 17. Le dernier étage du bâtiment. Lorsque les portes s'ouvrent, Hatice s'exclame, « allez, on n'a pas beaucoup de temps, tu sais ». « On va d'abord faire les bureaux du 17e étage et puis on descendra. Mais il faut faire vite. Les gens qui travaillent ici, ils travaillent dur. Ils ont plein de diplômes ». Tout ramener au mérite et au nombre de diplômes qu'ont les personnes qui travaillent dans ce bâtiment semble être systématique chez Hatice et ses collègues.

DES GESTES AUTOMATIQUES

Aucune autre technicienne de surface ne se trouve au 17e étage. Hatice s'y presse comme si cet étage lui était réservé. Ses gestes et sa façon de nettoyer montrent qu'elle connaît parfaitement l'endroit des objets, de la place des meubles et des habitudes des employé•e•s de bureaux. Le premier bureau n'est pas vraiment sale. Un peu de poussière du weekend s'est accumulée sur les vitres et les meubles. Ses mains vêtues de gants roses, Hatice s'empare d'un produit à l'odeur forte, proche du chlore. De la javel, peut-être. Elle nettoie précisément et avec beaucoup de délicatesse. Les claviers, les ordinateurs, les vitres, les radiateurs, les sièges, les décorations, les cadres-photos. Chaque objet est nettoyé et remis à sa place. Comme si personne n'était passé.
Tout en déroulant l'aspirateur qui paraît peser 4-5 kilos, Hatice se tient le bas du dos. Une grimace illustrant une souffrance se dessine sur son visage. « Tu sais, moi je ne parle pas bien français. La seule façon pour moi de gagner de l'argent c'est de nettoyer. Je fais ça bien ! Je fais ça depuis toujours en fait ! ». « Les hommes ils savent pas faire, ils comprennent pas les produits qu'il faut utiliser. Toi aussi tu dois faire à la maison ! » reprend-elle.

LE NETTOYAGE ET LA MAMAN

Après avoir passé l'aspirateur dans 3 bureaux et dans le couloir, Hatice prend son téléphone qui était inséré dans la poche de son tablier. Elle enlève ses gants et tape un numéro en vitesse. « Allo, Yasin, réveille-toi ! Tu vas rater l'école ! Réveille ton petit frère aussi. Allez, allez, ne me fâche pas ! ». Elle raccroche et reste quelques secondes sur son téléphone en faisant défiler l'écran. Un moment de répit pour son corps et ses mains.

En lâchant le téléphone dans sa poche de tablier, elle enlève la prise de l'aspirateur et le met ailleurs. Le fil de l'engin n'est pas assez long. Hatice fait plusieurs allers-retours dans la salle et se bat régulièrement avec les rallonges pour que l'aspirateur atteigne les coins les plus reculés de la pièce. Elle se dirige vers les toilettes de l'étage et s'accroupit pour les nettoyer profondément. Un claquement de ses os se fait entendre. Toujours sa main dans le bas de son dos.

« ON DOIT ÊTRE PARTI AVANT »

Il est 7h10 quand elle regarde l'horloge de la pièce principale. « Allez, on va en bas et puis on a terminé. On est en retard. Les employé•e•s arrivent vers 9h normalement. On doit être parti avant » précise-t-elle. Elle reprend le chariot où étaient disposés soigneusement tous ses produits et se dirige dans l'ascenseur. Elle appuie sur le bouton 16.

« J'aime bien ce travail. J'ai mes amies et je suis avec des personnes qui parlent ma langue. Mon contrat a été écrit en turc, tout est turc. C'est pratique ! Les femmes turques elles font bien le ménage ! » s'exclame-t-elle tout en opérant, de nouveau, les mêmes gestes automatiques qu'à l'étage du dessus. Cependant, cette affirmation n'est pas liée à la nature du genre ni à l'origine de la femme turque mais bien à un système capitaliste et discriminatoire qui renforce la femme turque dans sa situation et qui l'impose à travailler dans un secteur dans lequel elle peut trouver sa communauté[4]. En effet, selon des chiffres récoltés en 2012, les femmes turques à Bruxelles exerceraient en majorité dans le secteur des services fournis aux entreprises[5]. 32% des employées de ce secteur seraient des femmes turques[6].

À l'étage du dessous, les mêmes bureaux. Les mêmes poussières. Presque les mêmes affaires étaient superposées dans cet espace. Après une trentaine de minutes, en soufflant, en se tenant le dos et en mâchonnant quelques expressions, l'étage était propre. Une odeur de Javel et de lavande stagnait dans la pièce principale.

« Allons en bas. On va se changer et voir mes amies ». Au -1, les techniciennes de surface rentraient, petit à petit, leurs chariots, vidaient les seaux, se changeaient tout en racontant les derniers bobards du weekend. « L'étage 6 est toujours dans un état lamentable ! » s'exclame une collègue à Hatice. « Demande à Hasan de changer les étages » lui répond Hatice. « Non, il ne voudra pas, c'est pas nécessaire » souffle sa collègue.

Il est 8h58 quand les dernières techniciennes de surface quittent l'immeuble. Hatice passe devant quelques employé•e•s, aveugles de sa présence. Elle rentre chez elle, un café à la main, avec l'épanouissement d'avoir fait son boulot. Invisible, mais pourtant si important.

DILARA LÜLE



4 Altay MANÇO, « L'organisation des familles turques en Belgique et la place des femmes », Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien [En ligne], 21 | 1996, mis en ligne le 04 mai 2006, consulté le 06 décembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/cemoti/564 ; DOI : https://doi.org/10.4000/cemoti.564

5 Rapport de recherche de l'IWEPS. Étude sur la discrimination en Belgique et en Wallonie : analyse des positions sur le marché du travail selon le genre et la nationalité, METICES ULB

6 Ibid.

Journal intime d'une invisible...

Tout d'abord, Cher.e lecteur, lectrice c'est la première fois que je t'ouvre mon cœur et ma vie. Alors, je veux te souhaiter une très bonne lecture. J'espère que dans ces courtes lignes, tu vas trouver quelques motivations pour ne pas permettre que je reste invisible.

Premièrement, mon métier, c'est comme on dit modernement... « technicienne de surface ». Alors, chaque matin, je me réveille à 5 h pour aller travailler. Pendant l'été c'est bien. Je rencontre de magnifiques levers de soleil. Mais, là maintenant c'est froid, obscur, même mon petit MAX (mon chien) a peur de sortir se promener. Avec des journées aussi grises, il n'est pas facile de se motiver pour aller travailler... Mais non ! au contraire, il est très facile de se motiver pour aller travailler. Parce qu'Il faut payer le loyer, la nourriture, les vêtements, l'internet. De tout façon je n'ai pas le droit d'arrêter du travailler, même à 70 ans. Parce que ma pension n'est pas suffisante pour payer toutes les dépenses, même si je ne travaille pas au même rythme qu'avant, je dois le faire.

D'ailleurs, je travaille depuis de nombreuses années, pour vous dire la vérité, je travaille depuis l'âge de 13 ans. Pendant cette période, j'ai occupé différents emplois, et le plus courant c'est le nettoyage. J'ai eu de très bons patrons qui me respectaient et m'aimaient beaucoup. Malheureusement, j'ai aussi eu des patrons qui me traitaient très mal. Mais l'une des choses qui m'a le plus blessée dans ce type de travail, c'est le regard que les gens portent sur moi. Dans de nombreuses occasions, lorsque je travaille, les gens passent devant moi et baissent les yeux ou détournent le regard rapidement.

En particulier, je me souviens d'un jour où j'étais sur mon lieu de travail. Ce jour-là, le facteur est arrivé plus tôt que d'habitude. Mon patron était occupé par un appel téléphonique, alors j'ai décidé de recevoir le courrier. J'étais excitée d'aider mon patron, alors je suis allée avec le courrier pour le lui remettre et sa réponse a été "pourquoi as-tu receptionné le courrier ? Tu devrais juste faire ton travail qui est de nettoyer, je m'occuperai du reste". Je pensais vraiment que j'aidais mon patron, je n'avais pas de mauvaises intentions. Ce que j'ai ressenti à ce moment-là, c'est une grande tristesse parce que je ne pouvais pas prendre une seule décision aussi simple que de recevoir le courrier.

De plus, comme je l'ai déjà mentionné je dois arriver au travail très tôt tous les jours parce que tout doit être parfaitement propre pour commencer la journée. Cela me donne l'impression d'être invisible aux yeux des gens. D'abord, à de nombreuses occasions, lorsque je suis un peu en retard pour finir mon travail et que les gens arrivent, ils me voient comme quelque chose d'étrange ils n'osent pas me dire bonjour, ils ne font pas attention à mon travail. En particulier maintenant que nous sommes dans la saison froide, beaucoup arrivent avec des parapluies mouillés et des chaussures sales et ne se soucient pas vraiment du fait que j'ai nettoyé. Il est très facile pour eux d'arriver chaque jour et de trouver tout propre et bien rangé,même s'ils sont conscients que la veille ils ont tout laissé en désordre. Ils pensent que, comme par magie, tout sera rangé le lendemain.



Angelica BASTIDAS 2021 « ombre »

« Je suis comme une ombre qui apparaît et disparaît en fonction de la lumière que je reçois ».



Angelica BASTIDAS 2021 «paysage »

« C'est le paysage qui m'accompagne chaque jour.... Solitude et silence »

« Le plus triste, c'est de savoir que je ne suis pas la seule à avoir cette impression de vivre de manière invisible. J'ai plusieurs amis qui ressentent la même chose ou pire que moi ».

Je pense que les emplois invisibles sont dûs à la manière dont la société est construite, car des emplois comme le nettoyage, le ramassage des ordures, le nettoyage des rues, etc. sont socialement liés aux personnes pauvres et sans éducation. Je connais personnellement des cas de jeunes qui ont travaillé dans certains de ces emplois invisibles afin de payer leurs études. Dans mon cas personnel, j'ai travaillé pour pouvoir payer les études de ma fille. Aujourd'hui, ma fille est une personne qui a un bon emploi et elle n'a pas à vivre cette tristesse d'être invisible tous les jours.

Je pense que nous devrions avoir plus d'espaces neutres et plus favorables pour éviter de juger ou d'avoir des préjugés sur certaines professions par rapport à d'autres, des espaces où on peut être tel qu'on est sans donner de l'importance au classement social. Pour moi, il est très important d'avoir de bonnes relations interpersonnelles, d'être capable de sourire et de dire bonjour à tout le monde, qu'il s'agisse du directeur de l'entreprise, d'un chanteur célèbre ou de la personne chargée de porter les valises à l'hôtel. On a tous droit au même respect.
L'un des messages que j'aimerais dire à voix haute est que quel que soit votre emploi, votre situation économique, la taille de votre maison, au bout du compte, nous travaillons tous pour pouvoir payer nos frais de subsistance et avoir une vie digne. Donc, ce qui compte vraiment, c'est de pouvoir vivre notre humanité, cette humanité qui est solidaire, sensible, respectueuse, qui nous unit en tant qu'espèce, qui nous fait grandir chaque jour.

Pour finir je vous invite à traiter avec amour et respect chaque être humain et chaque être vivant, parce que nous sommes sur cette planète et demain nous ne savons pas où nous allons nous trouver.

De tout mon amour,

Une invisible



« NOUS, LES DOMESTIQUES MODERNES »

**« Nous, celles que vous appelez
les bonnes,
les nounous,
les servantes,
les esclaves modernes,
vous allez nous entendre !
Ce film livre un autoportrait collectif de femmes combatives. Dans l'intimité du groupe, ces femmes sans-papiers témoignent de leurs craintes et de leurs espoirs. Elles s'emparent de la caméra pour rendre compte des différentes formes de violence subies au quotidien, mais aussi de leurs combats. Les peurs ne disparaissent pas, nous apprenons à vivre avec, elles nourrissent notre lutte »**

Ceci est le synopsis du film documentaire « Nous, les domestiques modernes » que nous projetions le 14 novembre dernier. Aurora, Flora et Lina étaient également présentes pour nous livrer leur témoignage, en tant que femmes sans-papiers vivant et travaillant en Belgique, et nous parler de leur combat et revendications. Ces femmes font partie de la ligue des travailleuses domestiques, du comité des travailleur.euse.s migrant.e.s et sans-papiers de la CSC Bruxelles.

Elles ont quitté leur pays pour diverses raisons. Pour s'assurer un avenir meilleur, et souvent, pour assurer un avenir meilleur à leurs enfants. Elles sont en Belgique depuis 5, 10, 15 ans, mais n'ont aucun droit sur le territoire. Elles sont cachées, inexistantes dans les registres de l'Etat. La peur ne les quitte jamais, et, « même la peur », elles doivent la cacher, comme le dit l'une d'entre elles dans le film. Pour elles, tout acte de la vie quotidienne constitue une menace. Prendre le métro, faire ses courses. Un contrôle de police et elles risquent l'enfermement en centre fermé et une expulsion vers leur pays d'origine. De force. Ces femmes travaillent en tant que femmes de ménage et nounous chez des particulier.e.s. Leur situation administrative les rend vulnérables et les contraint à des situations d'exploitation. Elles travaillent bien au-delà des limites de temps de travail légales, prestant souvent plus de 60 heures par semaine. Certaines vivent chez leur employeur.euse. Dans ces cas-là, le travail ne s'arrête jamais. Les enfants sont toujours présents, il y a toujours des vêtements à repasser, un « service » à rendre à la dernière minute.





« Nous sommes des êtres humains, pas des machines. Et même les machines ont besoin d'un temps d'entretien ! »

Malgré ces conditions, ces femmes n'ont pas la possibilité de refuser ce que leur demande leur patron.ne. Ce travail est leur moyen de survie, pour elles et leur famille. Aucune protection de l'Etat en perspective si elles le perdent. Plutôt le contraire.

LA CHAÎNE GLOBALE DU SOIN

Ces femmes s'occupent des conditions matérielles d'existence d'autres personnes. Elles sont chargées de faire les courses et préparer la nourriture. Elles sont chargées de nettoyer les espaces de vie, les objets essentiels à celle-ci, les vêtements. Elles sont chargées de s'occuper et de prendre soin des enfants ou des seniors. A leur charge, toutes les tâches essentielles et quotidiennes dans la vie d'une personne.

Grâce à ce « travail reproductif [1] » , les personnes sont nourries, habillées, en forme pour pouvoir accomplir, à leur tour, leur travail. Il.elle.s économisent du temps et de l'énergie pour se consacrer à d'autres choses. C'est grâce à ce travail que le système économique peut tourner, car il « produit » de la main-d'œuvre disponible pour le travail dit, lui, « productif ».

Cependant, ces tâches domestiques du travail reproductif ne sont pas valorisées, voire invisibilisées au sein de la société. Puisqu'elles n'aboutissent pas directement à une production concrète, leur rôle est effacé. Elles font partie d'un processus dont seuls les résultats, en fin de chaîne, sont valorisés. De plus, ce sont des tâches considérées comme « normales » puisqu'essentielles à la vie de chacun.e. Il est donc facile de minimiser la charge de travail qu'elles représentent et leur importance cruciale pour le système économique.

Mais si ces femmes n'étaient pas là pour les assurer, leurs patrons auraient-ils autant de temps pour travailler, gagner de l'argent, se reposer, pratiquer leurs loisirs ?

Aujourd'hui, dans les pays « du Nord[2] », dont la Belgique, ce travail reproductif est grandement pris en charge par des femmes migrantes et sans-papiers[3]. Puisque les femmes qui s'en occupaient auparavant ont petit à petit quitté le foyer pour aller travailler comme les hommes, il a fallu que d'autres prennent le relais. Ce sont donc d'autres femmes qui quittent leurs enfants et foyers pour venir prendre soin de ceux des autres, à des milliers de km de chez elles.

Comme de manière continue dans l'histoire (esclavage, colonisation, politiques migratoires utilitaristes,), les pays du Nord exploitent et profitent des richesses et populations des pays du Sud pour s'enrichir eux-mêmes. Les politiques migratoires européennes permettent de créer une catégorie de personnes sans droits et exploitables à merci : les « sans-papiers ». De la main-d'œuvre invisible et pourtant très utile. Les tâches délaissées par la population européenne ne disparaissent pas, mais les invisibles s'en occupent. A moindre prix.
Employer des « domestiques modernes », c'est recourir au travail illégal : pas de taxes à payer, pas de contrat à respecter. C'est fixer ses propres conditions, exploiter sans crainte des femmes qui vivent la crainte continuellement.

Les revendications de ces femmes attendent des réponses urgentes. Ces femmes, comme tou.te.s les travailleur.euse.s réclament : la possibilité de porter plainte, le salaire minimum, des congés payés, des heures supplémentaires payées, des horaires stables de travail, l'accès à une couverture maladie. Et avant tout, la régularisation[4].

Soutenons leurs revendications. Refusons les politiques néolibérales et racistes de l'Etat. Réclamons la régularisation de toutes les domestiques modernes. Réclamons la régularisation de toutes les personnes sans-papiers.

Le documentaire est disponible gratuitement sur le site web de ZIN TV.

Sources :
https://www.lacsc.be/page-dactualites/2020/10/22/le-travail-des-invisibles-entretien-overseas-avec-marilou-de-la-cruz-repr%C3%A9sentante-de-la-ligue-des-travailleuses-domestiques-de-la-csc-bruxelles

http://www.revue-democratie.be/index.php?option=com_content&view=article&id=1387:interview-de-eva-jimenez-lamas-et-magali-verdier-travailleuses-domestiques-sans-papiers-la-lutte-au-grand-jour&catid=67&Itemid=147

https://gresea.be/IMG/pdf/gresea_trav_mond_definitive_date_sources_graphiques-2.pdf



1 Le travail reproductif comprend, au-delà du soin matériel, le soin émotionnel et psychologique. Le travail reproductif est essentiellement pris en charge par les femmes selon « la division sexuelle du travail ». Ce concept implique une différence dans les tâches prises en charge par les femmes et celles prises en charge par les hommes, ainsi qu'un rapport de hiérarchie des deuxièmes sur les premières. Voir : https://www.cvfe.be/publications/analyses/53-apports-feministes-a-la-critique-du-travail

2 La distinction entre « pays du Nord » et « pays du Sud » est celle de rapports de domination des premiers sur les seconds, et provoquant des inégalités entre pays et populations de ces pays.
3 De manière légale ou illégale, ces tâches et métiers sont dévalorisés tant au niveau social que salarial.
4 Manifeste de la ligue des travailleuses domestiques

CHARGEUR, UN MÉTIER OUBLIÉ ?

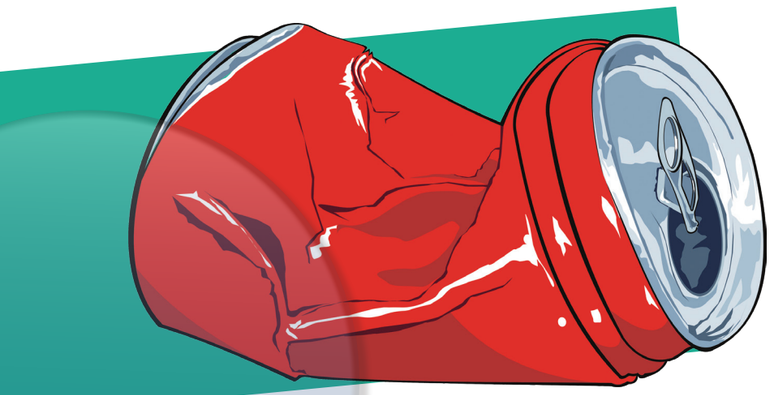
« Chargeur », ce métier ne vous dit peut-être rien. Plus communément appelé•e•s éboueurs ou éboueuses, iels ont un rôle indispensable dans notre société, et pourtant parfois, comme Kevin me l'a raconté, iels ont l'impression d'être oublié•e•s.

Kevin a 21 ans. Bruxellois d'origine, il travaille depuis quelques mois comme chargeur chez Bruxelles-Propreté. Pour moi, le métier de chargeur fait partie de ces métiers invisibles, qui sont présents tout autour de nous, mais que l'on ne voit même plus. Lors d'une rencontre, il m'a expliqué en quoi consiste ce métier souvent oublié et parfois méprisé.

ÊTRE CHARGEUR ?

Les chargeurs•euses[1], ce sont celleux que l'on appelle communément les éboueurs•euses, et qui ramassent les sacs poubelles et les mettent dans le camion.

Kevin est arrivé dans ce métier un peu par hasard, il a entendu quelques personnes en parler autour de lui et connaissait également quelqu'un travaillant chez Bruxelles-Propreté. Il s'est alors lancé dans ce nouveau projet de carrière et effectue actuellement son « stage first ». C'est un stage de 6 mois qui devrait lui permettre d'obtenir ensuite un contrat. Comme il le dit, il prend cette opportunité de « stage first » comme une chance de s'assurer un travail stable pour la suite.



COMMENT SE PASSE UNE JOURNÉE DE TRAVAIL ?

Lors de notre rencontre, Kevin m'a détaillé une journée-type de travail. Elle commence à 5h30 lorsqu'il arrive au dépôt. Il se change, prend un petit café et puis le camion démarre du dépôt à 6h pile. Kevin et ses collègues rejoignent alors leur premier plan, c'est à dire la première zone où ils vont ramasser les sacs. Ensuite, ils vont vider le camion afin de pouvoir repartir sur leur deuxième plan. Ils sont souvent de retour au dépôt vers 11h, et après une bonne douche, ils ont terminé leur journée de travail.

Bien que le temps de travail en lui-même soit plus court qu'une journée de travail de 8h, il faut bien réaliser que c'est un travail très physique qui use beaucoup le corps. Kevin mentionne notamment le fait de soulever l'équivalent de plusieurs tonnes de déchets par jour et bien souvent de devoir courir à côté du camion. Il m'explique que lui, étant jeune, prend cela comme un sport matinal. Cependant, plusieurs de ses collègues plus âgés ont des problèmes de dos. Pour cette raison, en général à partir de 35-40 ans, ils ne travaillent plus en tant que chargeurs. Ils deviennent alors plutôt chauffeurs ou balayeurs.

QUELLE RELATION AVEC LES GENS ?

Le côté physique du métier n'est pas la seule difficulté à laquelle doivent faire face les chargeurs. Kevin m'a donné quelques exemples qui mettent en avant le manque de respect, conscient ou inconscient, de certain•e•s citoyen•ne•s vis-à-vis des chargeurs et des agents de propreté en général.

Il m'explique par exemple que certaines personnes ne respectent pas les règles de remplissage des sacs poubelles et veulent mettre plus que le poids autorisé. Les sacs sont alors laissés ouverts afin de pouvoir les remplir davantage. De ce fait, ils peuvent se déchirer et des déchets se retrouvent sur la voie publique. C'est normalement aux chargeurs de ramasser tout ce qui est tombé.

Certains enduisent leurs sacs de savon liquide, afin que les renards ne viennent pas fouiller dedans. Cependant, cela rend difficile le portage des sacs pour les chargeurs.

Il a également déjà trouvé des sacs poubelles remplis de bouteilles en verre, ce qui est normalement interdit. Cela peut être dangereux et peut blesser les chargeurs lorsqu'ils prennent et portent les sacs jusqu'au camion.

Certaines personnes attendent aussi parfois le dernier moment pour mettre leurs sacs devant chez eux, au risque de le faire après le passage du camion. Beaucoup de gens l'ignorent sûrement, mais le fait qu'un sac reste sur la voie publique peut valoir aux chargeurs une sanction, via ce qu'ils appellent un bulletin de signalement. Kevin m'explique que dans son cas, un bulletin de signalement peut signifier qu'il n'aura pas droit à un contrat par la suite. Cela peut donc être lourd de conséquences pour les chargeurs. Et puis, il ne faut pas oublier les automobilistes qui sont souvent énervé•e•s par la présence d'un camion devant eux•elles. Iels klaxonnent et tentent parfois de dépasser le camion dangereusement au risque de renverser les chargeurs.

Tout ceci n'est qu'un échantillon de tout ce à quoi Kevin fait face au quotidien. Il m'a lui-même affirmé : « les gens ne pensent pas à nous, c'est un métier oublié ». Il a parfois l'impression que les gens considèrent le métier de chargeur comme un sous-métier.

Mais tout n'est pas négatif ! Il y a parfois des personnes qui apportent de la bonne humeur aux chargeurs. Kevin me raconte qu'un matin, une personne est sortie de chez elle lors du ramassage de ses sacs poubelles, en le remerciant et lui souhaitant une bonne journée. Il m'avoue que la reconnaissance et la gentillesse de cette personne à son égard lui a fait très plaisir.

ET S'ILS N'ÉTAIENT PLUS LÀ ?

On a du mal en effet à imaginer un monde où il n'y aurait plus d'agents de propreté. Pourtant, cela arrive que les agents de propreté, dont les chargeurs, fassent grève durant quelques jours, voire quelques semaines. On a pu observer lors de ces grèves les conditions dans lesquelles les villes et les citoyen•ne•s devaient alors vivre. On a notamment en tête la récente grève des services de collecte des déchets à Marseille2. Cela prouve à quel point ces métiers sont indispensables dans notre quotidien. Il faut donc prendre conscience de leur importance et leur accorder la reconnaissance qu'ils méritent. Cela passe en premier lieu par du respect lors du triage de nos poubelles.



LUCIE BREYER

1 Dans la suite de l'article, j'utiliserai uniquement le terme « chargeur » au masculin, car il n'y a aucune femme exerçant ce métier dans le dépôt où travaille Kevin.

2 Souman T., Perrin P-J., Pirosa E., « Marseille : les éboueurs sont en grève dans toute la métropole », France Info, le 27/09/2021, disponible sur https://www.francetvinfo.fr/monde/environnement/marseille-les-eboueurs-en-greve-dans-toute-la-metropole_4786577.html, consulté le 01/12/2021

LIVREUR

RENCONTRE AVEC : EMMANUEL

Emmanuel est un ancien livreur qui a travaillé pour Uber Eats et Takeaway pendant un an et plus précisément au moment du Covid. Un moment où les commandes n'arrêtaient pas.
Pendant cette période, il travaillait parfois 50 heures par semaine, alors que la législation belge règlemente le maximum de temps de travail à 40 heures par semaine[1].

Malgré les difficultés qu'ils rencontrent dans leur travail au quotidien, ces livreurs se battent pour le gain. Du fait qu'ils soient payés par livraison, ils se retrouvent en train de courir de part et d'autre pour essayer de livrer les repas le plus rapidement possible. Cela engendre régulièrement des excès de vitesse, qui finissent souvent par, au mieux des colis abîmés, et au pire, des accidents de circulation avec diverses conséquences comme des entorses pour beaucoup. Heureusement, en Belgique, jusqu'à aujourd'hui, aucun mort n'est à déplorer. Ce qui n'est pas le cas de la France, ou plusieurs livreurs sont décédés des suites d'un accident de la route[2].

Contrairement à chez Uber Eats, les confrères de Takeaway sont rémunérés à l'heure et assurés en cas d'accident, ce qui amène les livreurs à avoir moins de pression. Cependant, malgré le fait d'être payés à l'heure, les livreurs doivent tout de même remplir des quotas de livraisons par heure, nous dit Emmanuel.

Plusieurs d'entre eux (des livreurs travaillant pour différentes plateformes) ont déjà fait plusieurs marches pacifiques pour réclamer plus de considération et aimeraient qu'on les rémunère par heure comme tout travailleur et avec une assurance en cas d'accident.

Emmanuel voudrait dire à ses employeurs que « sans eux, ils ne sont rien ». C'est un métier qui demande beaucoup de concentration, qui n'est pas à faire sur le long terme. Le plus dur, selon lui, « c'est de ne pas avoir d'impact sur ta journée. Tu dois t'adapter à tout en permanence : l'heure des commandes, le lieu, la circulation. »



1 Cela concerne les régimes de travail « normaux », ne nécessitant l'application d'aucune disposition dérogatoire. Voire www.emploi.belgique.be
2 https://www.rtbf.be/info/dossier/investigation/detail_investigation-sur-la-livraison-de-repas-tu-ne-vas-pas-dans-un-pays-en-guerre-mais-t-as-plus-de-chances-de-crever?id=10747337



« SHIFT, PARCOURS D'UN EX-COURSIER »

Ce reportage retrace l'histoire de Jean-Bernard, ancien coursier Deliveroo, qui se bat aujourd'hui contre le modèle de travail qu'impose cette plateforme. Nous nous plongeons dans son travail quotidien et découvrons avec lui les dangers de la circulation, la pénibilité physique et mentale des courses, la précarité d'un job ultra flexible sans aucune garantie et dont les responsabilités sont renvoyées aux livreurs eux-mêmes. A travers la caméra de Pauline Beugnies se raconte aussi le combat de Jean-Bernard et de ses camarades, qui tentent, tant que possible, de combattre le modèle Deliveroo et de réclamer un statut de salarié.

Ce modèle, c'est celui qui ne respecte plus aucune protection envers ses travailleurs, considérés comme des « partenaires », indépendants. Matériel et couverture sociale aux frais des livreurs, aucune protection en cas d'accident, flexibilité extrême du temps de travail sans aucune garantie de salaire fixe, contrôle des travailleurs via la plateforme numérique. Le but est clair : faire de la rentabilité à tout prix[3].

Un procès ouvert en octobre dernier, grâce notamment aux initiatives de Jean-Bernard et des collectifs de lutte, devra trancher : les travailleurs sont-ils des salariés ou des indépendants ? Cette décision pourrait être cruciale pour le futur du droit du travail en Belgique.



3 https://www.revuepolitique.be/shift-quel-statut-pour-les-coursiers/



Il est 17h, l'heure d'ouverture du magasin. Il faisait déjà nuit quand le gérant du nightshop inséra les clés dans le grillage du bâtiment. En entrant, sur le sol, on peut encore apercevoir les traces de pas des clients de la veille. Il faut passer le balai. Dans le frigo, il manque quelques Jupiler et Carapils. Il est important qu'il soit rempli parce que beaucoup préfèrent les boissons fraîches. Il faut aussi vérifier que les bouteilles d'alcool les plus vendues soient au froid. Il y a beaucoup d'habitués qui viennent chercher leurs vins ou leurs rosés hebdomadaires.

Une dame, la cinquantaine, vient chercher quotidiennement son rosé portugais. Même si le magasin a une grande variété de bouteilles, la dame n'en aime qu'un seul : Le rosé portugais. Alors il faut s'assurer qu'il y en ait toujours un au froid.

« Il faut s'adapter car il y a toutes sortes de personnes » me confiait un gérant de magasin de nuit. En effet, Bruxelles est une ville cosmopolite donc d'emblée on est confronté à une clientèle hétérogène qui n'a pas les mêmes sensibilités et les mêmes caractères. Certains sont jovials, d'autres pressés, fatigués, stressés, etc. On a parfois l'impression d'être une sorte de « pause » dans la vie des individus qui viennent combler leurs besoins d'une manière rapide et simple. Il y a donc des individus d'origines, d'âges, de cultures, de genres ou de métiers divers. La plupart du temps cela se passe en français, mais aussi en anglais, en turc et parfois même en allemand. Comme cette



fois où deux individus entrèrent dans le magasin et s'en est suivi une conversation mi-anglaise, mi-allemande : « Möchten Sie eine Kälte Flasche ? » (Voulez-vous une bouteille froide ?).
« Ja, natürlich ». (Oui, naturellement).

Plus tard dans la nuit, les livraisons de boissons et de tabac arrivent. Le livreur dépose les colis dans le magasin, prends son dû, et rebrousse chemin vers la sortie. Il faut déballer les packs de boissons et les paquets de cigarettes de façon à pouvoir les placer au frigo ou dans l'étalage à tabac. « Lorsque l'on travaille dans un night shop, on se rend compte de la quantité énorme d'emballage en plastique » lançait le commerçant en déballant les emballages de canettes de Fanta.

Travailler dans un night shop, c'est aussi discuter, échanger, communiquer avec des individus sur des choses qu'ils ont vécues, et qui parfois, leur ont laissé des traces. Un jour, un homme d'une quarantaine d'années est venu, il a raconté d'une manière émouvante comment il a été en Syrie pour essayer de retrouver son fils. Une autre fois, deux garçons d'origine polonaise, des habitués, entrèrent dans le magasin pour acheter une demi-douzaine de bières, il leur manquait 1 euro pour leurs bières, un autre client paya la différence. Il dit que ces deux gars sont ses voisins et qu'ils ont protégé sa femme quand elle s'est fait harceler en rue il y a quelques mois.

Vous l'aurez compris, un gérant d'un magasin de nuit, aussi appelé péjorativement « Paki » à Bruxelles, n'est pas simplement un vendeur. C'est aussi un sociologue en immersion, un psychologue, un coach de vie, un médiateur culturel, une connaissance, un ami ou parfois juste un individu à l'écoute.



NOTRE OFFRE PÉDAGOGIQUE

animations pour jeunes 15 - 30 ans

Reconnue comme “Organisation de jeunesse” par la Fédération Wallonie-Bruxelles, Magma asbl organise des animations citoyennes et des ateliers d’expression média sur l’interculturalité et la lutte contre les discriminations depuis 2014. Les activités que nous vous proposons sont toujours animées par des professionnels du secteur jeunesse, des médias et du vivre ensemble.

MODALITÉS PRATIQUES

- **Tarif : 30 euros / heure. Ce tarif ne doit pas être un frein. Contactez-nous pour plus de renseignements**
- **Lieux : Bruxelles, province de Liège et de Luxembourg, Secteur jeunesse et toutes les écoles**
- **Durée : minimum deux heures, selon vos besoins**

LES ANIMATIONS POUR JEUNES

- **Initiation au journalisme citoyen :** sur base d’une vidéo de 10 minutes réalisée par des jeunes, on aborde le rôle des médias dans la société avec les jeunes participants. Les jeunes débattent ensemble de l’importance de l’esprit critique et de leur parole dans les médias. Dans un deuxième temps, les jeunes se mettent dans la peau de journalistes et réalisent ensemble une première interview sur le thème qu’ils auront choisi collectivement.
- **Racisme :** comprendre et réagir. Sur base de récits de jeunes et grâce au théâtre d’impro, décortiquons ensemble la pensée raciste et analysons les discriminations aux niveaux individuel et structurel. Elaborons des pistes d’action pour devenir des alliés positifs dans la lutte contre toutes les formes d’exclusion.
- **Dialogue interculturel :** on se prépare ! En partant des stéréotypes que l’on a de l’ “autre”, grâce à des animations ludiques et à des vidéos, les jeunes abordent l’identité, le choc culturel et la négociation interculturelle.
- **Ateliers d'écriture :** en partant des 4 émotions de base (joie, colère, peur, tristesse), nous abordons différents sujets qui concernent et préoccupent les jeunes, et expérimentons différents genres littéraires et journalistiques. Ces exercices permettent aux jeunes d’exprimer leurs émotions et questionnements, de débattre de sujets de société et de se familiariser avec l’écriture.

CONTACTEZ-NOUS POUR RÉSERVER UNE ANIMATION POUR VOS JEUNES

sarah.walin@mag-ma.org
02 896 95 00 - 0472 82 63 68
www.mag-ma.org

MAGAZINE MIXITÉ ALTÉRITÉ
magma

A propos de Magma

Avec Magma, on expérimente l’interculturalité, on construit la mixité sociale et on lutte contre les discriminations !
Nos ateliers médias et nos animations citoyennes sont des espaces de rencontre entre jeunes de 15 à 30 ans.
Les créations des jeunes sont diffusées entre autres sur www.mag-ma.org, sur les réseaux sociaux, et dans ce trimestriel envoyé par la poste à plus de 420 destinataires : Maisons de Jeunes et Organisations de Jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles, écoles secondaires de la Région de Bruxelles-Capitale.
Fondée en 2012, notre association est reconnue “Organisation de Jeunesse”, par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Equipe de rédaction :
Dilara Lüle, Lucie Breyer, Yusuf Acet, Jessie Tshiasuma, Angelica Bastidas, Destin Chatue.

Intervenant.e.s :
Vincent de Lannoy

Yasmina Boukhliss et Emmanuel du projet «deal jeunes »

Merci à toute l’équipe de rédaction, aux intervenant.e.s, ainsi qu’aux personnes qui ont accepté de témoigner.

Relecture :
Marie-Line Vanderbrigghe

Chantal Bion

Coordination :
Sarah Walin

Mise en page :
www.acg-bxl.be

Soutiens :
Fédération Wallonie Bruxelles

Merci à toutes et tous !

Rejoins notre équipe ! On a besoin de toi !

Envie de t’exprimer ? Rejoins notre équipe de jeunes journalistes volontaires !

Tu as entre 15 et 30 ans, tu aimes écrire, filmer, photographier, animer,… ou tu veux te lancer ? Bienvenue chez Magma pour promouvoir l’interculturalité, la mixité sociale et lutter ensemble contre les discriminations !

Contactez-nous :
02/ 896 95 00 - 0486 35 63 80

Animation à la demande pour groupes de jeunes

Notre objectif est de former des jeunes citoyens responsables, actifs, critiques et solidaires.

Les jeunes sont au coeur de nos animations : débats, expérimentations, mises en situation, utilisation de supports variés, créativité. Nos activités sont modulables en fonction de votre réalité : animation de 2h à 4h, atelier ou stage d’un ou plusieurs jours. Nous concevrons la formule ensemble ! Nous intervenons partout à Bruxelles et en Wallonie.

Nombre minimum de participants : 6.

Contactez Sarah Walin
02/ 896 95 00 - 0486 35 63 80
sarah.walin@mag-ma.org



Editrice responsable : Amandine Kech, Magma asbl, Chaussée Saint-Pierre, 208 à 1040 Etterbeek

MAGAZINE MIXITÉ ALTÉRITÉ

magma

Avec le soutien de :

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Soutenir Magma

PARTAGE NOS ARTICLES sur les réseaux sociaux et dans ton entourage.

REJOINS NOTRE ÉQUIPE DE VOLONTAIRES, si tu es âgé.e de 15 à 30 ans.

FAIS UN DON à l'association : BE42 0688 9725 2754.

MERCI !

MAGMA
Magazine Mixité Altérité

www.mag-ma.org
Tél : +32 (0)2 896 95 00
Mobile : +32 (0)472 82 63 68
Chée Saint-Pierre, 208 - 1040 Bruxelles
Rue Joseph Lefèbvre, 59
6030 Marchienne-au-Pont